



RAPHAEL SAINT-REMY

VOLTES

LABEL CASTA, EDITIONS DU CHANT DU MOINEAU, CASTA 09

S'il est une personnalité inclassable, c'est bien celle de Raphaël Saint-Remy. Auteur de pièces de théâtre pour enfants puis des "Espèces en Voie d'Apparition", magnifique bestiaire post-darwinien paru aux Editions du Chant du Moineau avec des eaux fortes de Benjamin Bondonneau et un album d'improvisation soutenant le texte d'une de ses multiples créations chimériques, le garçon s'y révèle également instrumentiste, jouant des claviers, des anches et de l'électronique. On retrouve sa prose auprès des "Effarés", une dizaine de toiles signées Bondonneau et réalisées à partir des travaux du neurologue Guillaume Duchenne de Boulogne sur "l'orthographe de la physionomie en mouvement". Mais c'est encore le musicien qui nous surprend le plus souvent, lors de projets aussi originaux que le fameux Orgue à Feu dont il est un des protagonistes et qui, depuis, sa conception par Michel Moglia en 1989, enflamme l'imaginaire des spectateurs du monde entier, ou de rencontres plus immédiates, virtuelle avec le guitariste israélien JC Jones, ou bien réelle en compagnie de Raymond Boni. Dans ces circonstances précises, Raphaël Saint-Remy pratique le hautbois, mais aussi les *hauts-cuivres* (instruments à anches doubles de sa fabrication), l'épinette et le piano, dialoguant sans complexes avec ces deux virtuoses de l'instantané. Bref, un parcours pour le moins éclectique marqué néanmoins par une exigence professionnelle qui l'exclut définitivement de la masse dilettante. On aurait presque envie de dire qu'à part le saut en longueur, il ne lui manque plus que le solo de piano... s'il ne venait justement de publier, sur le label Casta des Editions du Chant du Moineau, le tout récent "Voltes" entièrement dédié à cet exercice et marqué du sceau de Thelonious Monk.

Pour peu qu'on fréquente un peu l'écriture de Raphaël, ce "Voltes" nous évoque aussitôt l'une de ses "Espèces..." et on le verrait très bien figurer auprès de "l'Ourle", du "Fédef" ou du "Giacco", bien qu'il réponde évidemment à la définition d'un mouvement circulaire, un tour complet effectué sur soi-même. Dans ce contexte, il donne son nom à la pièce centrale de l'album située entre deux thèmes de Thelonious, "Blue Monk" et "Ugly beauty", cette beauté laide dont l'oxymore sied si bien à la plupart des variétés décrites dans son livre. Le pianiste ne tourne pourtant pas plus en rond que l'auteur ! Et cette volte de Monk à Monk, au même titre que l'influence de ses textes sur sa musique, à moins que ce ne soit le contraire, relève plus d'une pensée globale incluant des centres d'intérêt complémentaires que d'une quelconque monomanie. On peut même se demander si son attirance pour l'étrangeté de certaines sonorités - ces tuyaux de cuivre made in Leroy-Merlin sur lesquels il monte des anches de hautbois - et la relative complexité de son style, quand il poursuit les recherches de Darwin, ne le prédisposaient pas aux dissonances et à l'architecture monkiennes dont on ne peut nier le caractère labyrinthique.

De même que chez Monk, la virtuosité de Raphaël Saint-Remy ne s'entend pas immédiatement, mais apparaît dans les accros des tissus harmoniques et rythmiques, ces fameuses syncopes impossibles à transcrire sur une partition. Il s'agirait plutôt d'une virtuosité de l'esprit, une forme de logique et de réflexion aboutissant naturellement à l'élaboration de l'œuvre à venir et qui n'a plus qu'à glisser des doigts au clavier quand vient le moment de l'acte musical. La main doit, bien sûr, être en mesure de jouer ce que lui commande le cerveau, mais ce dernier se passionne davantage pour l'ordonnance de la structure que pour la brillance de son exécution. Parfaitement entouré de ses deux références, comme un livre à sa place dans une bibliothèque, ce "Voltes" de 37 minutes entre improvisation et composition déroule ainsi la maturité de son évidence. Comme dans "Blue Monk" et "Ugly beauty" - voire "Misterioso", cité au bout de vingt minutes - le thème sous-jacent, mais jamais énoncé, est décomposé à l'extrême, enveloppé, dissimulé sous divers strates accumulés d'accords plaqués ou étendus jusqu'à la soudaine irruption du silence. L'harmonie même est distendue au point de s'effiloche en bribes de mélodies inachevées, dont les quelques vestiges permettent néanmoins d'en conserver le souvenir, et le rythme brisé, fondé sur une succession de ruptures abruptes, inscrit parfois la pièce dans une démarche plus contemporaine que franchement jazz. Les choix esthétiques ne laissent toutefois planer aucun doute sur l'inspiration principale du pianiste, ni les *blue notes* altérant les quelques lignes arpégées, ni les suites complexes d'accords enchaînés selon une tradition empruntant au bop, ni même le temps suspendu entre deux sonorités successives et sur lequel, depuis toujours, repose le principe même du *swing*. Quelquefois, les doigts se sentent des fourmis dans les jambes et se mettent à courir le long du clavier sans perdre pour autant cette vigueur caractéristique d'un jeu dont chaque note résulte de la pesanteur du corps investi au fond de chaque touche.

Nous sommes bien loin, ici, d'un impressionnisme à la Bill Evans ! Dans sa quête d'une expression personnelle, Raphaël Saint-Remy a choisi d'engendrer un monstre en perpétuelle mutation et de combler ainsi le chaînon manquant entre le classicisme de Monk et la modernité permanente d'une forme éternellement renouvelée. C'est pourquoi je prendrai moi-même le risque de jongler avec les termes pour affirmer que cette musique s'inscrit bel et bien dans la théorie d'une évolution ouverte sur l'infini et l'espoir fabuleux de ne jamais atteindre la limite effrayante d'une perfection définitive.

Joël PAGIER